

## Le docufiction-par-accident

Sophie Bédard Marcotte

Numéro 188, septembre 2018

Les masques du réel

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89338ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bédard Marcotte, S. (2018). Le docufiction-par-accident. *24 images*, (188), 98–100.

# Le docufiction- par-accident

PAR SOPHIE BÉDARD MARCOTTE



↑ Sophie Bédard Marcotte dans *Claire l'hiver* (2018)

**On sait généralement  
ce qu'est une fiction.**

Et dans le doute – ou lorsqu'on écrit un texte pour 24 images – on peut se référer à la définition du Larousse :

*Création de l'imagination ; ce qui est du domaine de l'imaginaire, de l'irréel.*

Le Larousse nous offre d'ailleurs une définition tout aussi générique du film documentaire :

*Film, à caractère didactique ou culturel, visant à faire connaître un pays, un peuple, un artiste, une technique, etc.*

Ces deux définitions me confirment deux choses. Premièrement, il est difficile de trouver une définition satisfaisante du documentaire. La seule qui me semble correcte et juste est contenue en trois simples mots : cinéma du réel. Autrement dit, un cinéma qui utilise le réel pour montrer un point de vue et laisser une trace. Prétendre à plus serait soit pompeux, soit au contraire trop modeste ; il serait en effet pompeux d'imaginer exposer la vérité à travers un documentaire et étudier didactiquement un sujet me semble être un objectif bien trop ordinaire pour un documentariste.

Deuxièmement, ces deux définitions me rappellent à quel point il est tentant de s'amuser à mélanger les deux formes cinématographiques. « *Création de l'imagination à caractère culturel, visant à faire connaître une vérité à un moment donné.* », ça sonne pas mal je trouve. Par contre, il est difficile pour moi d'imaginer que la volonté de brouiller les pistes entre les genres soit à la base d'une démarche. Je sais que dans mon cas, à tout le moins, la notion de « jeu », ou l'envie de m'amuser avec un récit, précède toujours l'envie consciente de mélanger les genres. Je dirais même que le mélange du documentaire et de la fiction n'est pas une « envie » que j'ai. Parce que je dois l'avouer : le mot docufiction me fait grincer des dents.

J'ai encore espoir de me réconcilier un jour avec le terme, mais pour l'instant, il évoque à mon sens un genre qui a fait naître de nouveaux codes, alors qu'il devrait au contraire fuir tout type de codes. Il tend ainsi dangereusement vers l'auto-marginalisation. Je me trompe peut-être ! La notion de cinéma hybride est sans doute déjà mieux, quoi que force est d'admettre que ces deux termes sont généralement utilisés de façon interchangeable. Bref, une chose est certaine ; j'aime mieux réfléchir au cinéma en d'autres termes.

Je disais donc que s'amuser est plus important à mon sens que viser un mélange de documentaire et de fiction. Et je ne veux pas dire faire un cinéma « léger ». Je veux dire raconter une histoire réaliste en y insérant la chute d'un cargo spatial animée en 2D, par exemple. Faire revivre des fantômes dans un documentaire, ou raconter deux fois la même histoire en changeant un élément clé, ou inventer une bête mi-homme mi-cheval, ou encore une épidémie mondiale surréaliste. Peut-être que dans une telle démarche, quelques éléments réels pourraient venir se mêler à la fiction, ou vice-versa. Mais il s'agirait simplement d'un accident, puisque le but visé n'est nul autre que de raconter une histoire avec fantaisie.

C'est donc dire que s'amuser, au cinéma, peut engendrer des docufictions-par-accident.

Le docufiction-par-accident peut aussi naître de l'utilisation de la caméra subjective. Car si celle-ci permet une liberté formelle certaine, elle pose aussi plus explicitement la question du point de vue. Qui filme ? Le réalisateur ? L'acteur ? Le personnage ? Les trois

en même temps? À qui appartient la réalité qui nous est présentée? S'agit-il en fait de la vraie réalité? Et ces questions se posent alors inévitablement, même si l'intention n'était pas de sous-entendre une vraie réalité cachée.

D'ailleurs le « vrai » au cinéma n'existe pas, on le sait. N'est-ce pas? Il faudrait au moins s'entendre là-dessus, parce que c'est important.

Autre potentiel déclencheur du docufiction-par-accident: l'utilisation de soi. Qu'elle soit justifiée par la démarche, l'envie de jouer, le manque de moyens, la rigidité de l'Union des Artistes, ou tout ça à la fois, l'utilisation de soi dans son propre film amène inéluctablement la question de l'autofiction. Et l'autofiction mène tout droit aux soupçons autobiographiques. Et hop, de retour dans le docufiction-par-accident.

Il est sans doute temps de tenter la définition :

### **Docufiction-par-accident**

*Œuvre brouillant les frontières entre documentaire et fiction sans l'aval de son créateur. Un créateur de docufiction-par-accident refuse habituellement le terme docufiction. Il dira alors que son œuvre est une fiction ou un documentaire, simplement. Qu'un bon documentaire emprunte toujours un peu à la fiction, et vice-versa, depuis le début de l'histoire du cinéma. Les créateurs et plusieurs critiques s'entendent habituellement sur le fait que la catégorie importe peu, au final. Par contre, les étiquettes sont importantes pour certains décideurs et pour une grande partie du public à qui le créateur tente de s'adresser. C'est pourquoi le créateur peut s'entêter à refuser l'étiquette docufiction, qui sonne pour lui comme un sous-genre mineur.*

Voilà qui est officialisé.

C'est drôle par contre, dès qu'il est question de mélanger tous les genres cinématographiques (l'essai, la comédie romantique, la science-fiction, etc.), la question me semble plus complète. On revient alors à la notion d'hybridité, mais en sortant de la dichotomie entre le réel et la fiction. Encore une fois, il faut faire attention de ne pas inventer de nouveaux codes rigides, et loin de moi l'envie de militer pour une hybridité à tout prix.

Êtes-vous mêlés? Moi aussi. Comment réfléchir aux rapports entre documentaire et fiction sans se perdre? Le genre cinématographique devrait toujours être un accident, finalement.

VIVE LA FANTASIE, VIVE L'ESSAI-WESTERN-AUTOFICTIF-MUMBLECORE-D'HORREUR, VIVE LA FICTION, VIVE LA COMÉDIE-SCIENCE-FICTION-DOCUMENTAIRE-ROADMOVIE-D'AMOUR, VIVE LE DOCUMENTAIRE, VIVE LE CINÉMA-VÉRITÉ-SURREALISTE-DRAMATIQUE – BREF, VIVE LE CINÉMA.

Sophie Bédard Marcotte a réalisé Claire l'hiver, le DVD du présent numéro (voir entrevue p. 164-168)